

LE CONSEILLER DES FEMMES.

TRAITÉ D'ÉDUCATION POSITIVE

par M. le Colonel Raucourt.*

2^e ARTICLE.

Il est au moins curieux, dans un siècle si dévotieusement soumis à l'*omnipotence* de l'or, de trouver un livre qui enseigne aux hommes, sans recourir à ces sentences de morale devenues aujourd'hui des lieux communs, que l'or n'est point la *richesse* : un livre qui non-seulement le leur enseigne, mais le leur *prône*, et dont l'auteur pourrait, s'il était moins réellement *philosophe*, se citer comme exemple de ce qu'il avance presque à chaque page, *qu'on peut être heureux à peu de frais*.

Dans tous les traités de morale philosophique et religieuse se retrouvent les mêmes principes, les mêmes pensées relativement aux dangers de l'ambition, de l'amour de l'or et de l'orgueil ; parce que ce qui est vrai, l'est dans toutes les langues, dans tous les pays, dans

* Paris : Isid. Pesron, libraire, rue Pavée-St-André, 13.

toutes les religions, dans toutes les philosophies et aussi pour tous les hommes, à partir du souverain, jusqu'au plus misérable des êtres humains. Dans ces traités, qu'ils soient écrits en *sanscrit*, langue sacrée, ou en langage vulgaire, l'ambition, la cupidité, l'orgueil nous sont montrés comme les sources inépuisables du malheur des individus ou des nations, et la modération, l'empire obtenu sur les passions, le travail, l'ordre, l'économie, comme autant de qualités et de vertus précieuses qui assurent à leurs possesseurs la plus grande somme de félicité qu'il soit possible d'obtenir ici-bas. Jusque là moralistes et philosophes sont parfaitement d'accord : mais du moment qu'il s'agit de donner des règles de conduite pour arriver à ce résultat digne des désirs de tous, commence, pour ainsi dire, la représentation de la parabole, si admirablement dite dans l'Écriture Sainte, de la confusion des langues : tous s'avancent pour travailler au grand œuvre avec des matériaux à eux, avec des projets faits d'avance, bien arrêtés, bien détaillés, qui, de loin, paraissaient devoir compléter l'édifice, et qui ne servent en effet qu'à lui donner l'aspect le plus bizarre, le plus extravagant. Les gens raisonnables s'éloignent alors presque effrayés à l'idée de se trouver quelque jour écrasés sous les débris de cette masse étrange, sans fondation solide et qui tremble au moindre vent.

Voilà, il faut bien le reconnaître, comment firent long-temps moralistes et philosophes. Par leur secours, la raison humaine, semblable à un obélisque renversé, la pointe en bas, la base dans les cieux, était devenue d'un accès presque inaccessible à ceux que l'instruction et le développement de l'intelligence n'avaient pas munis de ces ailes à l'aide ~~desquelles~~ quelques êtres privilégiés

s'élançant dans les plus hautes régions des sciences morales.

M. Raucourt, beaucoup moins ambitieux que ses prédécesseurs et tout préoccupé de ceux que les lois de la société condamnent à aller terre à terre, du berceau à la tombe, s'est demandé s'il n'y aurait pas moyen de leur donner la même somme de bonheur que celle conquise par ces grands philosophes qui ont prouvé, *dans leurs écrits*, les dangers de la soif de l'or et les douceurs de la médiocrité; les souffrances des passions et les joies de la paix de l'ame; les misères du pouvoir et les plaisirs de l'obscurité : il s'est aussi demandé si l'on ne pourrait pas faire de véritables philosophes dont la conduite serait la conséquence des principes de la philosophie; et enfin s'il ne serait pas possible de réduire en pratique usuelle, à la portée de tous, tant de magnifiques théories ?

Au nombre des sentences universelles enseignées dans les collèges et qui passent de siècle en siècle, de bouche en bouche, il avait retenu celle-ci : *connais-toi toi-même*. Ces quatre mots lui ont fourni des volumes; des traités pour tous les âges, pour toutes les conditions. Spiritualistes et matérialistes se sont partagés l'univers; leurs disciples ont écrit à leur tour à l'envi l'un de l'autre; les passions s'en sont mêlées; le fanatisme philosophique et le fanatisme religieux se sont portés des coups terribles, et la victoire est restée au scepticisme qui règne de nos jours, parcequ'en dépit de tant d'écrits, de tant de disputes et de tant de lumières, l'homme n'en est pas encore arrivé à se connaître lui-même.

Rien de plus facile cependant si l'on en croit, et la philosophie pratique et les effets presque miraculeux produits par ses leçons. En quelques mois, des homme

sans aucune instruction , sont arrivés à se connaître eux-mêmes , et , par la connaissance d'eux-mêmes , à diriger leurs passions : ces passions d'autant plus vivement excitées chez le pauvre , que la privation est là , toujours là pour les exalter ; qu'autour de lui , tout est sujet d'envie et d'amer retour sur ce *nécessaire* qui lui manque , tandis que tant de gens ont du *superflu* !

Ah ! lorsqu'un moment la pensée s'arrête sur tout ce qu'il faut de vertu au pauvre pour rester honnête homme , le cœur se gonfle de reconnaissance envers l'homme généreux qui a consacré sa vie , ses veilles , qui a sacrifié les plus belles espérances de fortune , les plus justes droits aux faveurs de l'état , à des travaux dont le but est de rendre le pauvre heureux de sa pauvreté ! de lui donner , ou plutôt de développer ce sentiment de modération qui l'amène à se trouver satisfait de son sort , et qui éteint en lui ces passions envieuses , ces agitations ambitieuses auxquelles il n'échappe trop souvent que par l'abus des liqueurs fortes ! Voilà ce que M. Raucourt a entrepris , voilà ce qu'il a fait.

De l'ensemble de son *Traité de philosophie pratique de la petite industrie* , résulte une maxime , qui est l'expression abrégée des préceptes d'un livre qu'il faut nommer sans épithète , car son titre seul , dit tout , l'Évangile : *Le COUPABLE est un esprit MALADE* ; car s'il n'était pas *malade* , ajoute la philosophie pratique , il ne ferait point servir à plaisir ses facultés physiques et morales à la destruction de son propre bonheur ; car s'il n'était pas *malade* , il les emploierait toutes au contraire , à conserver sa santé , la paix de l'âme , ses puissances intellectuelles , l'amour des siens et l'estime de ses concitoyens.

Mais il ne suffit pas de dire : cet homme est *malade* , expression plus douce , plus juste peut-être que celle

de *coupable*, et qui déjà éveille dans l'ame la compassion, source sacrée d'humanité universelle et de vraie charité, il faut le *prouver*. L'analyse, la sèche et froide analyse, suffirait peut-être à la démonstration de cette vérité; elle nous montrerait clairement les passions, leurs effets et leurs suites inévitables; puis viendraient les préceptes, les règles de conduite : ainsi ne procède point la philosophie pratique. Avant de s'occuper des effets, elle recherche les causes; non pas dans des abstractions métaphysiques, incompréhensibles pour le plus grand nombre, mais dans ce qui peut être soumis à l'observation de tous; elle vous donne à la fois la connaissance du danger des passions et de ce qui les produit; puis elle vous laisse achever le travail et tirer vous-même la conséquence de faits parfaitement établis.

M. Raucourt débute dans son ouvrage par rechercher si nous sommes aujourd'hui moins heureux que nos pères. Ce coup-d'œil jeté sur l'histoire depuis la création du monde jusqu'à nos jours, plaît par sa rapidité, par sa lucidité et par un style à la fois concis, énergique, et quelque peu ironique, qui attache vivement lecteur et auditeur. C'est l'histoire universelle se faisant populaire, dépouillant ses grands mots pour s'occuper des faits, et les présentant comme peut les voir et les sentir l'homme du peuple, qui nécessairement prête aux plus hautes pensées son langage sans apprêt, et remplace les images de l'historien érudit, par des images, pour lui équivalentes, mais prises dans les objets dont il est journellement entouré. Il y a dans ce début un *faire* tout particulier; c'est comme le *cachet* de l'auteur; on le retrouve dans tout l'ouvrage, et quiconque a entendu le colonel Raucourt professer, sait que ce *faire* reparait plus vif encore et plus *frappé* dans des improvisations toujours chaleureuses et pleines de vie.

Après avoir parlé des hommes en général, le professeur parle de l'homme. Il passe rapidement en revue ce qui compose et constitue l'*appareil humain* : bientôt chacune des parties devient l'objet d'un examen spécial, et l'homme du peuple étonné, apprend qu'en lui s'agitent *quatre activités secondaires*, désignées sous les dénominations d'*être vivant*, d'*être sentant*, d'*être pensant*, d'*être aimant*; il est amené à les reconnaître en lui-même, à suivre leur développement dans l'enfant, dans l'adolescent, dans l'homme fait, sans cesse agité à son insu par ces quatre activités, qui tantôt s'entraident, et tantôt se combattent, qui donnent naissance à ce que les moralistes nomment *passions*, et rendent si souvent l'homme inexplicable. Eh bien, cet être *inexplicable*, le voici pourtant *expliqué*, et nous ajoutons aussitôt, par égard pour ces personnes qui croiraient voir dans ces *explications* un glacial *matérialisme*, d'autres du *sensualisme*, et pourraient s'en effrayer : lisez l'ouvrage ! Il n'est pas, il ne saurait être *matérialiste* ni *sensualiste*, l'homme qui a écrit ces pages si touchantes sur la formation ou plutôt sur le développement de l'âme ou *esprit céleste* ; celui qui, en nous montrant à quels organes appartiennent les sensations, de quelle source souvent impure sortent les passions, leur action sur ce que l'être humain prise le plus en lui-même, l'intelligence, fait émaner d'une source céleste cette animation divine, seule capable de dompter le physique et l'intellect ; seule immuable, seule toujours semblable à elle-même, quelles que puissent être les agitations, les orages de l'*être quadruple* qu'elle domine, soit dans ses appétits d'*être vivant*, d'*être aimant*, ou d'*être sentant*, soit dans ses divagations d'*être pensant* ! Non, il n'est point, il ne saurait être *matérialiste* ni *sensualiste* celui

qui amène l'insensible à aimer , le sceptique à sentir , et par conséquent à croire , l'homme abruti à penser , l'ambitieux à se contenter de son sort , le cupide à ne voir dans l'or qu'une valeur conventionnelle et non la richesse , l'homme esclave de ses sens à les dompter tous , et l'homme pieux à comprendre que l'agrandissement des facultés morales peut seul donner la véritable idée de Dieu !

Nous femmes , nous comprendrons aussi et mieux peut-être que les savans , la haute portée de ce livre écrit pour le peuple. Les maximes qui en découlent ne sont-elles pas les nôtres , celles que la nature a gravées dans nos cœurs , celles que la religion nous enseigne , celles enfin que nous mettons en pratique à chaque instant de la vie ?

M. Raucourt place au premier rang la *fortune d'affection* : c'est la nôtre. Riches par le cœur , les moyens nous manquent souvent de répandre nos richesses ; il nous les donne en nous donnant la connaissance des activités secondaires auxquelles est soumise l'enfance , l'adolescence , la jeunesse , l'âge mûr. La mère peut maintenant cesser d'agir d'*instinct* , pour agir avec certitude. Elle sait maintenant d'où partent les mouvemens bizarres du cœur de son enfant ; elle suit , chez son fils jeune homme , chez sa fille adolescente , les développemens de la nature ; chez son époux , elle devine les causes de ces contradictions apparentes qui firent si souvent le malheur de tous deux , et sa raison , fortifiée par la *science morale* , vient l'aider à soigner avec autant de prudence que de tendresse , les *maladies* de l'ame et surtout de l'esprit qui troublent l'homme presque toute sa vie ; l'aveuglent sur la cause de ses infortunes ; l'irritent contre le sort , contre le monde , contre la

nature entière ; tandis que la connaissance de lui-même aurait suffi pour lui faire bénir tout ce qu'il maudit.

Quel plus beau rôle pour la femme que celui de réconcilier le malheureux avec ce qui l'entoure ! que d'apporter la paix où règne le désespoir ! que de faire succéder les pleurs d'attendrissement aux larmes de rage , et que d'ébranler la sèche incrédulité de l'être assez misérable pour ne croire à rien , par des faits contre lesquels le raisonnement ni le sophisme ne trouvent aucune objection plausible !

Les femmes , en ce siècle , sont appelées à jouer un beau rôle. En elles, pendant ces temps de folie souvent honteuse , s'est conservé ce feu sacré , ce *sens moral* , cet instinct du beau , du bien que l'homme ne semble occupé , depuis quelques années , qu'à pervertir ou qu'à égarer chez lui et chez ses semblables. Mais leur voix se perdait au milieu de tant de voix confuses qui prêchent le désordre et l'anarchie morale autant que l'anarchie politique ; mais à peine pouvaient-elles se faire écouter de leur fils , lancé dans toutes les extravagances de la jeunesse et de la mode ; de leur époux , absorbé dans les combinaisons de la cupidité ou de l'ambition. Aux femmes manquait l'appui de la *science* : de cette science dont l'homme est si fier ; de cette science qu'il prise au-dessus de tout , et dont , bien rarement , il se sert pour son bonheur et pour celui de sa famille. Aujourd'hui nous l'avons cet appui ; il dépend de nous de combattre à armes égales... Si nous voulons combattre et employer d'autres moyens que ceux fournis par une raison plus éclairée , venant au secours d'une conviction profonde , les femmes préféreront sans doute faire doucement renaître le temps où la mère , l'épouse , où la sœur étaient comptées pour quelque chose au sein

de la famille ; où les premières affections du cœur conservaient un empire qui s'étendait jusqu'aux dernières années de la vie , tandis que de nos jours leur légère empreinte est si promptement effacée !

Nous que les présomptions du savoir n'égarent pas ; nous qui reconnaissons avec simplesse notre ignorance , et qui de bonne foi en voulons sortir , nous étudierons *l'éducation positive* ; nous en répandrons autour de nous les lumières ; nous nous en servirons pour le bonheur de ce qui nous entoure et pour le nôtre ; et en allant porter dans l'asile de la pauvreté des secours pécuniaires , des espérances d'un meilleur avenir , nous enseignerons à la fois ce que nous savons déjà par instinct, et ce que nous avons *appris* par l'étude de la philosophie-pratique.

Peut-être serons-nous des premières à développer les idées saines qu'étouffent chez l'homme du peuple, chez la fille du peuple, l'injustice des grands, leur orgueilleux dédain , et plus encore ces sentimens haineux sans cesse excités chez celui qui n'a rien contre celui qui possède, par une ambition naturelle à l'esprit humain dans toutes les classes de la société : peut-être encore parviendrons-nous , en occupant sérieusement des facultés intellectuelles négligées et dédaignées , en leur donnant un aliment pour ces heures de travaux manuels et d'insomnie où le désespoir a d'autant plus de prise sur l'ame, que la pensée n'est point remplie ; peut-être encore parviendrons-nous à faire naître ces réflexions salutaires que la lecture du livre de M. Raucour aura excitées en nous-mêmes, et, comme lui, exerçant une bienveillante et heureuse influence sur ceux que le monde délaisse et oublie , réveillerons-nous ce sentiment de sa propre valeur , qui est , pour tous les êtres de la création ,

quelles que soient leur abjection et leur misère, la seule ancre de salut.

Un atlas accompagne l'ouvrage de M. Raucourt. L'emploi des *figures* ne pouvait être négligé par un homme qui connaît si bien *l'homme* et le secours que viennent apporter les sens aux facultés intellectuelles et morales. Il s'aide donc des sens de la vue, pour faire comprendre à ses lecteurs et à ses auditeurs les travaux des différentes parties de l'être humain; pour les conduire plus facilement, plus sûrement dans les routes jusqu'ici fort obscures, de ce que les savans désignent sous le titre de *métaphysique*. Et ainsi il les amène à reconnaître par une comparaison qui pourra bien faire sourire certaines gens enivrés de leur esprit et de leur savoir, que cet appareil merveilleux n'est qu'un *moulin* qui donnera de bonne ou de mauvaise farine, selon que le meunier remplira la trémie de bon ou de mauvais grain; que le grain, ce sont nos sensations bonnes ou mauvaises, et le résultat de la mouture, le bonheur ou le malheur! suivant que l'*éducation* nous a appris à les choisir bien ou mal. Ce résumé des traités de métaphysique, de morale et de *haute* philosophie, est à la portée des gens les plus simples; ils trouvent en eux-mêmes tout ce qu'il faut pour juger si les faits qu'on énonce sont exacts, si les résultats sont ceux qui leur furent prédits; car sous leur main est l'*être quadruple* dans lequel ils arrivent à distinguer promptement, après quelques leçons, les activités secondaires de l'*être vivant*, de l'*être sentant*, de l'*être pensant*, de l'*être aimant*, etc. Du moment qu'ils savent les distinguer, ils classent eux-mêmes les différens appétits que ces activités secondaires excitent; ils en reconnaissent les conséquences immédiates, soit en mal, soit en bien, et

ils arrivent insensiblement à posséder *l'art de choisir* entre les *sensations* qu'il dépend d'eux de chercher ou de fuir dès que cette instruction toute nouvelle, en pénétrant dans leur esprit, a réveillé l'âme engourdie, ou du moins soumise trop long-temps en esclave aux exigences de la matière.

S'ils avaient su choisir, ces malheureux que l'exaltation de *l'être pensant* a égarés à Lyon et à Paris, Lyon et Paris ne les auraient pas vus s'entre-déchirer comme s'entre-déchireraient dans les bois les races ennemies des sauvages; Lyon et Paris n'auraient pas vu les fils armés contre leurs pères, les pères contre leurs fils, et le peuple n'eut pas été le jouet de quelques têtes ambitieuses et folles! Que le peuple, toujours si malheureux, toujours victime dans ces mouvemens politiques qui servent rarement au bonheur de tous, soit donc aidé dans l'acquisition de la science morale dont le résultat est de lui apprendre à *choisir*! Qu'en ces temps de septicisme et de corruption, il soit ramené à ce qui distingue particulièrement l'homme entre tous les êtres de la création, à faire un juste emploi de sa raison, à délivrer son *esprit céleste* ou *âme* des liens qui la soumettent à n'être plus que le jouet des *activités secondaires* qu'elle est appelée par le ciel même à dominer au contraire, et alors le peuple entier devenu déjà réellement libre puisqu'il saura déjà se commander, dira avec l'auteur de l'éducation positive : *Ce n'est point en nous révoltant, c'est en marchant à la conquête des capacités intellectuelles et morales que nous obtiendrons la liberté.*

S. U. DUDRÉZÈNE.

GRAND-THÉÂTRE.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE MARIE TUDOR ,

Drame en quatre actes , de M. Victor Hugo.

C'est une chose fâcheuse que de voir un écrivain comme Victor Hugo , se jeter à plaisir dans le ridicule et l'absurde , et donner à la scène des drames qui ne sont ni vrais ni vraisemblables , et qui , partant , manquent aux conditions essentielles de ce genre. Que le monstrueux paraisse grand parfois , c'est possible ; mais que le dévergondage intéresse et plaise , c'est ce que nous n'admettrons jamais... Où veut-on en venir , grand Dieu ! avec tout ce luxe de crimes et de supplices , et que doivent gagner les mœurs à ces spectacles sanglans ? En vérité , messieurs de la nouvelle école , c'est à plaisir que vous mettez en scène des immoralités , et c'est à dessein , sans-doute , que les femmes y jouent les premiers rôles. Est-ce pour leur mieux faire comprendre ce qu'elles doivent être , que vous montrez ainsi ce qu'elles furent ? Dans ce cas , merci de l'intention ; mais à quoi bon chercher dans le passé des natures exceptionnelles , véritables anomalies du temps où elles ont vécu ? Marguerite , Lucrèce Borgia et Marie Tudor , font horreur à voir , et l'on se demande quel plaisir l'auteur a pu éprouver à les faire revivre hideuses de crimes et saturées de débauche ? Le drame doit imiter la nature , l'art consiste à savoir distinguer dans les traits de ses modèles ceux qu'on doit prendre ou rejeter , et il ne suffit pas toujours d'avoir , comme M. Hugo , de l'imagination dans le style ; de l'éclat dans le coloris , de l'énergie dans le sentiment , il faut encore être naturel et frapper juste en frappant fort.

L'école que M. Hugo a créée est sortie de la route ordinaire pour se frayer une nouvelle voie, il n'est pas étonnant qu'elle se laisse parfois entraîner par delà les limites qu'elle s'est tracées. Nul n'a fait des essais sans y gagner de l'expérience, et l'auteur des *Orientales* est assez jeune pour cueillir de nouvelles couronnes dont pas un fleuron ne pourra tomber !

Maintenant un mot des acteurs, car si nous trouvons des paroles de blâme pour le drame, nous avons des éloges à donner aux artistes qui l'ont joué.

M. Valmore, dans le rôle de Gilbert le ciseleur, a développé tout son talent d'artiste, et mis son ame à nu. Élégant et pur dans sa diction, il a fait sentir avec bonheur toutes les nuances de son rôle, et conservé jusqu'au bout de la dignité et de l'énergie. Vrai dans sa jalouse indignation, calme et résigné dans son sacrifice, il a eu dans ses dernières scènes des accens de tendresse que le public n'a pas perdus. Du reste, le rôle de Gilbert et celui de Jane Talbot, sont les seuls qui inspirent un intérêt de cœur. Ce sont deux figures vives, dont l'action est prononcée et qui contrastent par la simplicité de leur amour, avec la passion frénétique de Marie Tudor.

M^{me} Meynier a été tour à tour touchante et pleine d'entraînement dans le rôle de Jane. C'est une actrice à qui rien n'échappe, et qui mérite rarement la critique.

M^{me} Corrége, qu'elle nous pardonne de le lui dire, a pris à faux le rôle de Marie dans le deuxième acte. Elle avait à dissimuler sa colère de femme sous le manteau de la reine d'Angleterre ; sa passion toute délirante, sous l'impérieuse autorité d'une souveraine trahie ; au lieu de cela elle est tombée dans le trivial et s'est risquée beaucoup avec un public qui ne pardonne pas un mécompte. Que M^{me} Corrége presse

moins son débit, que sa voix soit moins clapissante : qu'elle modifie ses inflexions et donne plus de noblesse à son maintien, si elle veut que le public supporte un rôle que l'auteur a rendu insupportable.

M. Monval a été froid et inerte dans le rôle de Fabiano, c'est un artiste qui a besoin d'étudier son jeu.

Le tableau de Londres illuminée est d'un assez bon effet, il est dû à MM. Alfred Hower et Savette.

La pièce de *Pécherel l'empailleur* est une mauvaise bluette sans intérêt et sans but, et qui doit au talent de M. Breton de n'être pas morte dès le premier jour, nous n'en parlerons pas.

La directrice, Eug. NIBOYET.

LES DEUX AMANTES.

Une peine profonde a pâli tes couleurs,
 La parole te manque au milieu de tes pleurs,
 Ta douce ame est navrée, et ta douce existence
 Où l'on trouve le port a trouvé l'inconstance.
 Celui que ta pensée avait créé ton Dieu
 N'a pas dit au revoir et n'a pas dit adieu.
 Il est parti sans deuil et sans inquiétude ;
 Son cœur n'a pas senti même une incertitude,
 Son cœur n'a pas jeté ce dernier cri d'amour,
 Angoisse du départ et gage du retour.
 O pauvre enfant blessée, à peine un premier rêve
 Colorait ton espoir... et le vent te l'enlève ;
 A peine tu marchais dans un monde enchanté,
 Sur le seuil du bonheur ton pas s'est arrêté.
 Toi, toute émue hier, hier toute expansive,
 Te voilà toute froide et toute convulsive.
 L'amour t'a faite ainsi !... Ta désillusion
 N'a pas de cendre encor pour cette passion,

Pour cette flamme ardente, aliment de ton être...
 La mort moins que l'amour est cruelle peut-être :
 L'amour fait de nos cœurs de douloureux lambeaux ,
 La mort garde nos corps dans la paix des tombeaux.

Liane sans rameau , tige légère et tendre ,
 Tu n'as déjà plus rien , plus rien pour t'y suspendre.
 Les brises du Midi vont dessécher tes jours ,
 Le timbre de ton cœur s'arrête pour toujours.
 Et moi , qui fus aussi crédule et faible amant ,
 Moi qui sentis long-temps le mal qui te tourmente ,
 Moi qui dis long-temps : j'aime ! et qui dirai : j'aimais !
 Après le feu qui brûle et dévaste à jamais ,
 Je comprends des douleurs autrefois éprouvées .
 Les vagues de mon ame ont été soulevées ,
 Bien qu'elle plane encore au-dessus du passé ,
 Ton soupir déchirant dans ses plis a passé.
 Oui , malgré ma froideur et sa triste science ,
 Victorieuse et libre après l'expérience ,
 J'ai pourtant dans mon sein recueilli tes secrets ,
 J'ai plaint ton beau printemps obscurci de regrets ,
 Et tous les noirs chagrins dont ta vie est atteinte
 De mes maux effacés ont retracé l'empreinte.

Moi qui narguai l'amour et ses droits superflus ,
 Qui plongeai dans l'oubli mes malheurs révolus ,
 Moi dont le cœur usa toute espèce d'alarmes ,
 Pour pleurer avec toi j'ai retrouvé des larmes ,
 Moi qui n'en avais plus !

Ah ! si je les crus dévorées ,
 Que ces larmes inespérées
 Me rendent mon ancien émoi !
 Que je les verse et que je dise :
 Ces pleurs dont la voix est comprise ,
 Ce n'est plus lui , je le méprise ,
 Mais , je le sens , c'est encor moi.

C'est encor moi , la femme aimante ,
 Arrachée à mon dernier vœu .
 C'est moi rendue à ma souffrance ,
 Esclave après ma délivrance ,
 Moi , la femme sans espérance ,
 Qui reprends mon ame de feu !

Pleurons , enfant , pleurons ensemble ,
 Laisse à ma main ta main qui tremble ;
 Ton cœur bat-il plus que mon cœur ?
 Après mille combats intimes ,
 Nous nous croyons fortes , sublimes ,
 Nous sommes toujours les victimes ,
 L'amour est toujours le vainqueur !

MODES DE PARIS.

Vous êtes-vous jamais pris d'extase, aux Tuileries, par un beau jour de printemps, alors que des femmes jeunes et belles placées en bouquets comme des fleurs autour desquelles viennent voltiger de joyeux, mais imprudens papillons ! C'est gracieux vraiment, ce monde des belles manières ! Aussi il trône en maître souverain, et jette sur la province un regard protecteur qui semble dire : je vous permets de m'imiter vous qui me trouvez bien.....

Depuis peu de temps les belles fashionables portent des robes de fantaisie en organdis rayés et façonnés, de l'effet le plus coquet et le plus gracieux. Les rubans de ceinture et de col assortissent à la couleur de la robe.

Les chapeaux se garnissent avec de petites couronnes de roses, de diverses nuances. Les turbans en mousseline de l'Inde brodée en or se portent au spectacle. On voit aussi beaucoup de bonnets en blonde à rubans blancs avec une forte guirlande de fleurs des champs.

On fait de charmantes coiffures en épis de riz de toutes couleurs, des couronnes, des touffes et des ornemens de chapeaux.

Les écharpes sont toujours de bonne mise. Les robes de foulards à grands dessins font toujours fureur.

LÉON BOITEL, gérant.

Imprimerie de L. BOITEL, quai St-Antoine, 36.